

...Lexique des termes musicaux...

Double chœur : Technique employant deux chœurs. Les deux groupes de voix étant situés sur des tribunes différentes produisent des effets de répons (chant exécuté pendant les messes) et d'écho. Josquin des Prés fut le premier à l'utiliser.

Double concerto : Concerto pour deux instruments solistes et orchestre. Le concerto pour violon et violoncelle de Brahms compte parmi les plus célèbres.

Double corde : Technique des instruments à archers consistant à jouer deux cordes simultanément. Bach et Paganini en tirèrent de brillants effets au violon.

Double croche : Valeur rythmique de la musique occidentale consistant en un seizième de temps.

Double fugue : Lorsque le contrepoint qui accompagne le sujet d'une fugue est suffisamment important pour constituer un deuxième sujet, la pièce devient une double fugue.

Double : 1) Artiste prêt à remplacer le soliste en cas d'urgence.

2) Procédé d'écriture qui consiste à faire jouer la même ligne mélodique par plusieurs instruments de l'orchestre.

Douçaine : Instrument à anche d'une forme semblable à celle de la flûte à bec. Il fut joué par les ménestrels du XIII^e siècle, mais il ne fut plus utilisé après le XIV^e siècle.

Dragma : Procédé musical du XIV^e siècle qui consistait à faire entendre les mêmes notes d'une même mélodie sur un rythme différent.

Drame liturgique : Pièce de théâtre du Moyen-Âge jouée à l'église. Les sujets étaient naturellement religieux et empruntaient des thèmes à la Bible mais aussi à des œuvres de l'Antiquité. Les acteurs s'habillaient avec des vêtements d'ecclésiastiques arrangés de façon inhabituelle. La musique provenait de styles variés, allant de l'hymne au répons.

Drame lyrique : Se distingue de l'opéra par l'unité créée entre l'élément dramatique de l'action et l'élément symphonique. Wagner fut le premier à imposer ce genre qui fut ensuite repris par Debussy dans *Pelléas et Mélisandre* et par R. Strauss dans *Salomé et Elektra*.

Dramma per musica : Nom donné aux premiers opéras au XVII^e siècle et préservé par Bach jusqu'au XVIII^e.

...Ephéméride du bicentenaire...

- 1^{er} novembre 1810 : L'Empereur est à Fontainebleau durant tout le mois de novembre.
- 2 novembre 1810 : La liberté du commerce est rétablie entre la France et les Etats-Unis. Bernadotte arrive à Stockholm.
- 5 novembre 1810 : Le Pape interdit à Maury de participer à la gestion du diocèse de Paris.
- 12 novembre 1810 : Napoléon 1^{er} informa le Sénat de la grossesse de l'Impératrice.
- 18 novembre 1810 : La Suède déclare la guerre à l'Angleterre.
- 1^{er} décembre 1810 : l'Empereur est à Paris durant tout le mois de décembre.
- 2 décembre 1810 : L'île de France (Maurice) tombe aux mains des Anglais après la capitulation du général Charles Decaen.
- 13 décembre 1810 : L'Empire annexe les régions côtières allemandes jusqu'à Lubeck afin de lutter contre la contrebande. L'Empire compte désormais 130 départements.
- 29 décembre 1810 : Décret établissant la régie des tabacs.
- 31 décembre 1810 : Le Tsar interdit l'entrée des marchandises françaises dans l'empire russe. Rupture de fait de l'alliance franco-russe.

.....Carte postale ancienne.....



LA ROYALE BELGE
 Société Anonyme d'Assurances Fondée en 1853
 Vie. Accidents, Vol.
 Siège Social, 68 Rue des Colonies Bruxelles.

Rédacteur en chef Campagne
 Comité de rédaction, Comité de relecture, Recherches historiques, Photothèque, Mise en page, Responsable de publication : Campagne
 Edition sur les presses de la WEYER Ltd & C° Cernay

La Gazette N°73

*Le magazine bimestriel de
 La Batterie des Grognards de Haute-Alsace
 Batterie du 1^{er} Régiment des Grenadiers à pied de la Garde Impériale
 et cantinière de l'Empire (1810)*

METEO

« C'est l'hiver qui frappe-à-notre- porte-eu ! » Chanterez Hans Rolf Rippert dit Yvan Rebroff. « C'est la fin de l'automne maint'nant, Rentrez du bois, prenez deee la laiineuu ! » Pourrait-on chanter aujourd'hui. Les températures vont commencer à baisser jusqu'aux minimales saisonnières. Cette année, il y aura de la neige surtout en montagne mais aussi parfois en plaine ici ou là.



HOROSCOPE

Scorpion : Aïe ! Une facture va venir perturber votre quotidien. Cependant, Au début de décembre vous achèterez des menus cadeaux pour préparer déjà les fêtes de Noël.
Sagittaire : Les sagittaires qui vivent avec des scorpions auront une facture qui va perturber leur quotidien. Au début de décembre, ils achèteront ensemble des menus cadeaux pour les fêtes de Noël.

.....Le mot du secrétaire.....

Chers lecteurs,
 Je sais que vous êtes nombreux à attendre votre journal périodique. Il reste encore quelques détails à régler notamment à l'imprimerie qui pose toujours problèmes. Nous y travaillons d'arrache pied avec le président de la Weyer Ltd pour éviter tout désagrément supplémentaire.
 L'automne est là qui entame sa dernière marche avant que l'hiver ne lui fasse de son destin, un lit funeste. Les hirondelles ne sont plus. Les temps où elles tourbillonnaient dans le ciel et s'alignaient sur les fils électriques en longs cordons de petites bêtes noires, sont révolus. Le crépuscule est désormais de plus en plus tôt et l'aube de plus en plus tard.
 Il va nous falloir entrer dans nos demeures et nous calfeutrer bien au chaud. Novembre arrive et décembre le suit. C'est le temps des bilans du passé et des perspectives pour l'avenir. 2010 se termine et 2011 va commencer. Nous avons encore à faire à Buhl et à Pfaffenhoffen.

Ce sont deux manifestations nous mettre sous cloche. sympathiques qui se déroule pour la fête de la Saint Nicolas en ce qui concerne la première et pour un marché de Noël pour le seconde. Ca sent déjà les fêtes de fins d'année. Ayons d'ores et déjà une pensée pour les dindes, oies chapons pintades et autres volatiles qui vont avoir présentement, deux mois difficiles à passer.
 Mais nous n'en sommes pas encore là ! L'année qui vient s'annonce déjà sous d'excellents auspices. Nous allons entamer le vingtième anniversaire de la Batterie. Cela va nous occuper quasiment à plein temps.
 Nous mettrons à profit l'hiver pour refaire nos instruments, nous habituer à travailler avec nos fifres qui apportent beaucoup de fraîcheur au groupe.
 Nous essayons de réunir 16 tambours depuis que la B.G.H.A. existe mais sans y parvenir jamais. C'est difficile de trouver un musicien sachant jouer du tambour d'ordonnance. Bientôt, il faudra

Du coup, il y a quelques mois déjà, nous avons décidé d'ouvrir la formation à un autre instrument : le fifre, et avec combien de bonheur. Cet instrument est plus traditionnel que réglementaire et tant pis pour les esprits puristes obtus.
 Pour ma part, lorsque l'on défile ensemble, j'aime à entendre sur mes pas, couvrant les airs martiaux des tambours et leurs voix profondes, les sons des ces petits instruments qui remplissent l'air comme le branle cristallin des cigales d'un soir d'été
 L'année qui se termine a été riche. Nous essayons de faire en sorte que cela continue. Et je dois dire que l'on s'en sort pas trop mal. C'est l'automne et c'est le temps des tempêtes et des ouragans. Mais après les orages, il y a toujours eu, depuis que le monde est monde, une accalmie et un beau ciel d'azur même au cœur des plus terribles hivers.

Campagne

.....Portrait.....

Général baron Louis-Léger BOYELDIEU (1774-1815)

Louis Léger Boyeldieu est né le 13 août 1774 à Monsures. C'est le huitième enfant de Louis Léger, laboureur aisé, et de Marguerite Ansiaume. Son père décède alors qu'il n'a qu'un an.



En 1790 sont organisées les gardes nationales rurales, il se fait inscrire au nombre des garçons de « 18 ans ». Trois de ses frères figuraient également parmi les 25 gardes nationaux que comptait Monsures. En 1791, le 2 septembre, quand furent appelés les premiers volontaires, Louis-Léger et Natalis, son frère né en 1766, s'engagent avec enthousiasme. Ils sont incorporés au 3^e bataillon des Volontaires de la Somme créé à Amiens et constitué le 4 septembre. Natalis est élu lieutenant et Louis, sous-lieutenant (cf décret du 6 août 1791 sur le remplacement des officiers qui manquent dans les corps - source : table générale du corps du droit français, page 75 et toc ! NDLA). Tous deux servent à la 5^e compagnie.

Fin septembre, le bataillon quitte Amiens sans être armé, juste équipé. Il achèvera de s'organiser en mai 1792 et participera à la prise d'Anvers où il tiendra garnison de décembre à février 1792. le 4 février, son frère est élu capitaine, du coup, Louis-Léger est élu lieutenant à sa place. Son frère sera tué début octobre 1793 lors d'un combat livré à Wasquehal.

Le 26 décembre 1793, le 3^e de la Somme est amalgamé à Mons-en-Baroeul avec le 2^e bataillon du 12^e de ligne, le 10^e des Réserves et le bataillon de réquisition de Saint-Omer pour former la 24^e demi-brigade de bataille (de 1791 à 1803 la « demi-brigade » désigne le « régiment »). Boyeldieu sert alors à la 4^e compagnie du 2^e bataillon. La 24^e demi-brigade appartient à la division Souham – brigade,

Macdonald. Le 5 floréal (24 avril), elle quitte Flers et participe aux affaires de Courtrai, Mouscron, Tourcoing et opère près d'Ypres. Elle prend part à la conquête de la Hollande et assiste aux combats de Boxtel, Bois-le-Duc et Nimègue.

Le 27 prairial de l'an II (15 juin 1794), il est nommé capitaine à Woolgshée par les autres capitaines du bataillon en remplacement du capitaine Avignon de la 6^e compagnie qui vient d'être tué. Boyeldieu sollicitera peu après un congé qu'il obtiendra.

En 1795, la 24^e demi-brigade est à l'armée de Sambre-et-Meuse, division Marceau (brigade Hardy) et cantonne à Coblenz. Elle participe au siège de Ehrenbreitstein, à la campagne du Hundsrück et aux combats sur la Nahe.

Le 24 février 1796, les 24^e et 138^e demi-brigades sont fusionnées à Groningue et forment la 61^e demi-brigade de ligne. Elle prend part aux combats de Forschwind et de Poppberg et le 17 août 1796 à Sulzbach. La 61^e est envoyée, sous les ordres de Bernadotte, à l'armée d'Italie. Elle combat à Valvasone, Gradisca et au passage de l'Isonzo. Après Campo-Formio, la 61^e cantonne à Trieste, puis à Trévise et à Vérone qu'elle quittera le 29 nivôse (18 janvier 1798) pour se rendre à

Avranches. Mais le 25 mai, elle embarque à Civita Vecchia pour l'Egypte, sous les ordres de Desaix. Boyeldieu débarque le 13 messidor (1^{er} juillet 1798) à Alexandrie, participe à la bataille des Pyramides et prend part à tous les combats que livre son bataillon à la poursuite de Mourad Bey en Haute-Egypte. Rappelé dans le delta du Nil, l'année suivante, il se distingue à la bataille d'Aboukir, le 24 juillet 1799.

Après le débarquement des Anglais, le 13 mars 1801, le capitaine Boyeldieu se distingue près d'Alexandrie et est blessé d'un coup de feu au cou. Le 16 avril 1801, le général Menou, le nomme chef de bataillon à titre provisoire. Cette nomination sera confirmée le 5 juillet 1802 par le 1^{er} Consul.

Rapatrié en octobre 1801, la 61^e prend garnison à Besançon, puis à Malines et à Bruges où elle prend l'appellation de 61^e régiment d'infanterie de ligne. Ensuite, demeurait quelque temps à Anvers, le 61^e se dirige vers le camp d'Ambleuse et fait partie de la 1^{ère} division (Cafarelli) de 3^e corps (Davout).

Le 13 juin 1804, Boyeldieu est nommé chevalier de la Légion d'honneur. Suite à une réorganisation de sa Garde, par un ordre daté du 1^{er} septembre à Boulogne, le 5 septembre 1805, il est désigné pour prendre le commandement d'un bataillon de grenadiers à pied de la Garde impériale. Lorsque sa nomination lui parvient, il est déjà en route pour l'Est, ayant quitté le camp de Boulogne le 28 août.

(suite page 4)

.....Echo de Campagne.....

3 décembre 2010 - Buhl

Pour la seconde fois, la bonne ville de Buhl tint à retrouver les grognards pour la fête de Saint-Nicolas. La BGHA a donc répondu présente et a ouvert le traditionnel défilé aux flambeaux des enfants. Alors, comme la dernière fois, nous nous sommes donnés rendez-vous, dans le local de la salle des fêtes jouxtant la place où se tenaient quelques maisonnettes typiques des marchés de Noël de l'Est, sous la haute bienveillance du clocher imposant de ce village perché dans les Vosges alsaciennes.

Cette fois, pas besoin de consignes, nous savions ce que nous avions à faire. Lorsque nous arrivâmes, la salle était ouverte. Tranquillement, nous nous changeâmes et échangeâmes, à coups de joutes verbales, quelques bons mots, quelques traits d'esprit. Nous accueillîmes ce soir là, dans nos rangs Anne-Catherine qui faisait ses premiers pas à côté de Serge. Comme c'était mignon de la voir avancer fébrilement, cherchant son équilibre et se forçant à mettre un pied devant l'autre devant les vieux grognards, blanchis sous le harnais et fiers de cet enfant qui voulait voir le monde d'en haut. Serge parfois, lui tenait sa petite main pour la rassurer. Son altesse Gérard XII, pleurait d'émotion.

Ce soir nous trouvions dans nos rangs : le tambour-major Alain de Boeglin 1er, Alex IV, José III, la comtesse de Cynthia Cagniart, son éminence grise Jean-Maurice V, Frère Pascal, notre aumônier toujours silencieux et discret, le roi Michel II...etc. Toutes les têtes couronnées de la batterie étaient présentes ce soir-là.

Donc tout le monde était là et nous primes le temps de nous changer tranquillement. Nous avions de la place.

Le local était agréable et propre. Tout allait bien. Un peu plus tard, à l'abri des regards afin de ménager un certain effet de surprise, nous avons pris place. Il faisait drôlement froid.



neige couvrait ça et là, le pavé, les cimes et la canopée environnante. La nuit était déjà d'un noir d'encre et les étoiles brillaient faiblement dans un ciel aux nuages absents.

Le tambour-major leva sa canne bien haute. C'est un signe de ralliement et que le départ va bientôt être donné. Quelques secondes plus tard, les premiers roulements de tambour se firent entendre et se tournèrent vers nous des centaines de regards d'enfants et d'adultes qui cette fois, nous attendaient de pied ferme. Nous primes place, face à la place centrale du village qui déjà sentait bon le vin chaud, le premier de l'année. En Alsace c'est le signe qui accompagne l'Avent. Et les Alsaciens attendent toujours onze mois pour boire ce breuvage unique. Ils doivent y mettre des trucs dedans, c'est obligé, mais c'est tellement bon (soupir !!!)

Puis les premiers flambeaux qui avaient été distribués aux enfants, s'allumèrent et par transmission de la flamme, les autres suivirent sous le regard émerveillé des petits à qui on vient de confier une flamme fragile et vacillante. Notre défilé en place, nous nous mîmes en route aux accents des tambours de la Vieille Garde.

Nos pas crissaient sur la fine couche de neige fraîche et diamantée. Les lampions éclairaient les minois et

faisaient ressortir l'éclat de leurs petits yeux innocents. La nuit était glaciale et pleine de chaleur en même temps. Les tambours roulaient et les enfants suivaient. A côté de l'église, nous dûmes attendre le grand Saint-Nicolas, patron des écoliers. Les grognards jouèrent quelques morceaux de leur cru en attendant le saint homme.

Puis le défilé processionnaire reprit son pas administratif pour rejoindre son point de départ par un détour au travers des rues serpentine. De nombreuses haltes ponctuèrent cette marche nocturne car de petites jambes n'arrivaient pas à suivre. Puis un dernier virage et l'odeur de ce vin chaud qui eut le temps de mijoter vint titiller les narines de la troupe, nous redonnant force et courage. De vrais toutous !!! Arrivés sur la petite place, nous avons alors donné un petit concert plus étoffé sur une scène aménagée à cet effet.

Enfin, pour clore cette manifestation, après les airs de tambour, le vin chaud vint abreuer les musiciens. Les fêtes de fin d'année s'ouvraient. Quelques « mannes » plus tard, nous laissâmes nos tenues et revêtîmes nos effets civils pour ensuite, partager ensemble une paire de « knacks », moutarde ou ketchup, un morceau de pain et un bon verre de vin alsacien, rouge ou blanc. Nos agapes terminées, nous nous secouâmes nos steaks à cinq branches et rentrâmes chacun chez soi. La fête à Buhl se terminait et les rêves des enfants commencèrent. Noël arrivait et ses promesses de cadeaux sans oublier qu'avant tout, c'est un temps de partage.

Campagne

.....Echo de Campagne.....

Général baron Louis-Léger BOYELDIEU (1774-1815) (suite)

Il avait dès lors, ordre de se rendre à Strasbourg. Le 8 octobre, il est à Donauwerth, le 15 à Elchingen. Le 4 novembre, il est à Linz et le 2 décembre, c'est Austerlitz. Le 9 mars 1806, Boyeldieu est nommé colonel au 4^e régiment de ligne dont le 1^{er} bataillon vient de perdre son aigle à Austerlitz. Le 13 mars, il est promu officier de la Légion d'honneur. Le 5 mai, il rejoint le 4^e dont il prend le commandement effectif le 6. En 1806, il participe à la campagne de Prusse et en 1807 à celle de Pologne. A Bergfried, le 3 février, il concourt brillamment à l'enlèvement d'un pont et, blessé à la fesse gauche, il continue néanmoins à commander jusqu'à la nuit. Sa blessure l'empêche de participer à la bataille d'Eylau le 8. Le 13 février, il revient au 4^e et se couvre de gloire au combat d'Heilsberg. Il y est blessé d'un coup de bisciaïen à l'épaule gauche. Le 11 juillet, l'Empereur le fait commandant de la Légion d'honneur. Vers la même époque, il est décoré de l'ordre de la couronne de fer. Le 17 mars 1808, il est fait baron de l'Empire. Fin 1808, du fait de ses blessures,

Boyeldieu demande un congé de plusieurs mois. Le 11 février 1809, le ministre de la guerre lui accorde quatre mois de repos qu'il prendra début mars. Mais l'ouverture des hostilités lui fait rejoindre son corps début de mai. Le 8, il est à Moelk et le 22 mai, il s'empare d'Aspern. Lors du repli dans l'île Lobau, un obus éclate au-dessus de lui, lui occasionnant une surdité de l'oreille droite. Le 6 juillet à Wagram, il a un cheval tué sous lui et ayant été blessé à la cuisse gauche, est fait prisonnier. Le 11 août, il est échangé contre le colonel Weigel, prisonnier des Français, et rejoint son régiment en Hollande. En 1811, il était en garnison au Havre. Le 21 juillet 1811, Boyeldieu est promu adjudant-général dans la Garde impériale avec rang de général de brigade et rattaché à l'état-major du 1^{er} grenadier à pied. Suivant l'usage, le nouveau général est présenté à l'Empereur le 15 septembre, en compagnie des barons Michel et Dériot. Puis, il prit un repos chez lui, à Monsures. En 1812, il est en Russie et aurait survécu grâce à son domestique. Rentré à Paris en 1813, il commande une brigade de la Jeune Garde. Elle sera dirigée vers l'Allemagne et rattachée à la 2^e division (général Barrois). Le 29 avril la division se distingue à Lutzen. Le 9 mai, il entre dans Dresde et franchit l'Elbe, poursuivant l'ennemi. Le 22 juin, l'Empereur fait donner l'ordre à Boyeldieu de prendre position à Koenigstein. Sa brigade y restera jusqu'à la fin de juillet puis elle alla cantonner à Dresde, dans les faubourgs de Neustadt. Le 26 août, à la tête de sa brigade à Dresde, il est de nouveau blessé d'un coup de feu à l'épaule gauche non loin de la blessure reçue à Heilsberg, en 1807. Le 7 septembre, l'Empereur le nomme général de division. Cependant, eu égard à la gravité de ses blessures, les chirurgiens de la Garde, Zinck et Champion, lui prescrivent le 30 septembre un retour en France ; congé approuvé par Larrey le même jour et immédiatement accordé par l'Empereur.

Arrivé à Metz en novembre, son état s'aggrave et il doit s'aliter. Il est à Paris, le 10 janvier 1814 où, mal rétabli, il sollicite une prolongation de sa convalescence jusqu'en mai. Il assiste impuissant à l'invasion de 1814. Le 1^{er} juin un nouveau congé lui est accordé et il retourne chez lui à Monsures. Le 29 juillet, il est nommé chevalier de Saint-Louis et le 1^{er} septembre, il est mis en non-activité pour raison de santé. Pendant les Cent-jours, l'Empereur le nomme le 12 avril 1810 gouverneur de Toulon mais le général toujours terriblement affaibli ne pourra ni accepter, ni s'y rendre. Le 17 août, il décède des suites des blessures reçues à Dresde notamment. Il avait 41 ans. Son nom est inscrit sur l'Arc-de-Triomphe.

Campagne

(source – souvenirs de deux généraux de l'Empire – cpt Loÿ)

.....HUMOUR.....

Le premier consul estimait Augereau comme bon militaire : « C'est un brave très propre à déterminer une action ; mais sa grosse franchise me déplaît. Nous ne nous entendons que sur un champ de bataille ; il ne vaut rien pour être courtisan. »

.....Echo de Campagne.....

5 décembre 2010 Pfaffenhoffen - (67)

Pfaffenhoffen, est le nom français qui comporte certainement le plus grand nombre de « f ». C'est un « villache alsacien » sur la rive droite de la Moder, au pied de la colline de Ringeldorf où demeurent un peu plus de trois mille âmes. C'est aux creux de notre Alsace bien-aimée que la Garde fut invitée le 5 décembre afin d'animer le traditionnel marché de Noël. Ce qu'elle fit avec plaisir.

Les ordres ayant été donnés par feuille de service, la batterie se rangea en ordre de départ à Bollwiller et chargea ses impedimenta comme d'habitude. Puis, « vent du cul, dans la plaine » comme disent les militaires, fila tranquillement, via l'autoroute, vers le nord de notre belle région. Un voyage sans histoire et au passage notre chauffeur fit une brève halte dans le Bas-Rhin, sur le RD 1086 (l'ancienne Route Nationale 86) à hauteur de là où demeure notre grenadier emblématique. Tous ensemble dès lors, nous roulâmes vers notre destination.

C'était un dimanche de décembre et déjà, en ce début d'après-midi, la lumière commençait à se faire moindre. Il faisait bien froid et l'ambiance était à la neige. De temps en temps, virevoltaient quelques flocons duveteux qui venaient mourir sur le pare-brise de notre autocar ou sur l'asphalte de la chaussée. Les villages que nous traversâmes, semblaient engourdis sous cette atmosphère d'automne finissant. Déjà l'hiver faisait peser comme un couvercle de tristesse sur les maisons desquelles s'échappaient des fumées immobiles comme des haleines fiévreuses. Pourtant, il n'en était rien. Dans les chaumières se préparaient déjà les fêtes de Noël. En témoigne la bonne humeur qui régnait dans notre « chariot ferré » avec « point de bœufs pour tirer ».



saison. Nous prîmes nos quartiers et commencèrent illico à nous habiller. Ce fut l'occasion pour notre porte-aigle de nouer, enfin, autour de la garde de son sabre sa dragonne d'officier. Peu de temps après nous fûmes fin prêt et sortîmes en rang d'oignons sous une pluie fine, pénétrante et glacée. Notre tambour-major leva sa canne pour nous commander un réglementaire « Peloton, garde-à-vous peloton ! » Puis nous rejoignîmes par une rue perpendiculaire le marché de Noël qui nous attendait.

Sous l'éclairage public, la lumière diaphane de la lune et l'ambiance festive qui régnait, nos uniformes avaient fière allure et du coup, nous aussi. Un petit tour au milieu des huttes, montées pour l'occasion, un arrêt sur une petite esplanade au milieu des chalands et des étals rutilants où s'étaient les bricoles que l'on se procure avant les fêtes. Nous allâmes donc de long en large le long de la rue où s'étalait ce marché. Un grognard d'un moment avait fait le déplacement en voisin, rien que pour nous rencontrer. Pour ceux qui s'en souviennent, il s'agissait de Raymond, notre porte-aigle d'un jour à Cherasco. Lui, c'est un vrai fan, sincère et discret.

La pluie devenant de plus en plus persistante, nous prîmes une pause mais terminâmes là en fait notre prestation. Monsieur le maire de Pfaffenhoffen vint nous remercier et en même temps, nous prier de revenir pour la cérémonie des vœux en janvier 2011. Puis nous partageâmes un repas bien chaud fait d'une délicieuse soupe de pois et d'une part de gâteau maison. Ce fut un repas simple mais cependant, à damner un ascète pénitent devant nos assiettes fumantes.

Pour terminer, nous remisâmes nos effets et retournâmes vers notre bus. Il faisait maintenant bien froid et la bise faisait sentir ses effets mordant sur nos lèvres et notre visage pendant les quelques centaines de mètres qui nous séparaient de notre machine. Nous nous laissâmes conduire par notre chauffeur qui nous ramenait chez nous. Nous étions heureux d'avoir été là et d'avoir pu, malgré le grain, émerveiller ou peut-être amuser le public présent, voire agacer certains.

Arrivés sur place, c'est après des efforts démesurés que notre chauffeur manœuvra dans le village avec sa carriole. Faut dire qu'il en a une grosse ! Enfin, nous fûmes accueillis d'une façon charmante par un café bien chaud, de traditionnels « mannele » et des clémentines de



Campagne

.....PUB.....



.....Rubrique historique.....

L'armistice de Cherasco – 28 avril 1796.

Depuis l'affaire de Vendémiaire, le général Buonaparte a été promu et est devenu le divisionnaire Bonaparte mais restait un général parmi d'autres.

Depuis 1792, la France fait face à la 1^{ère} coalition. Quatre ans après, ne restent en lice que l'Angleterre et l'Autriche. La Prusse et l'Espagne se sont retirées après avoir signé la paix en 1795. L'Angleterre demeurait inaccessible.

Bonaparte avait proposé un plan de campagne où l'essentiel des opérations se déroulait sur le continent contre l'Autriche sur deux fronts. Ces deux fronts se dessinaient au Nord-est et au Sud-est. Le principal était sur le Rhin disposant des meilleures troupes (cf gazette 72) et le second, en Italie devait être une diversion.

En 1796, le commandant en chef de l'armée d'Italie, le général Scherer, est irrité par les critiques dont il fait l'objet à Paris quant à l'inaction de son armée. Il refuse d'appliquer ce plan qui est, d'après lui, fantaisiste et irréalisable. Il démissionne. Le 2 mars, Carnot, sur proposition de Barras, nomme Bonaparte à l'armée d'Italie pour le remplacer. L'intéressé n'avait, quatre mois durant, cessé de séduire le Directoire, Carnot...et Joséphine. Tous les soirs, il allait au palais du Luxembourg où siège le Directoire sous prétexte de rendre compte de la « situation » à Paris. La légende est en marche.

Le commandant en chef de l'armée d'Italie doit se contenter d'un rôle de diversion, contenir et fixer les Autrichiens au Nord de l'Italie. Le 26 mars il arrive à Nice et rencontre son état-major : Masséna, Augereau, Serrurier, La Harpe tous excellents divisionnaires qui accueillent froidement ce jeune qui

n'a aucune bataille à son actif alors qu'eux-mêmes sont déjà de vieux briscards (Toulon n'était qu'un siège et « vendémiaire » : la répression d'une émeute). Le film d'Abel Gance sur l'événement en donne une image brève mais forte.



Bonaparte s'impose de suite en tant que chef et impose immédiatement la reprise en main de ses troupes : 35000 fantassins, 4000 cavaliers, dénués de tout après quatre ans de lutte. C'est le temps de la fameuse proclamation apocryphe : « Soldats, vous êtes nus, mal nourris... » en réalité écrite à Sainte-Hélène. Mais néanmoins, elle reflète une réalité indéniable et l'état d'esprit de ce jeune général, le plus jeune de l'Histoire de France après Desaix. Ainsi Masséna formera l'avant-garde avec 18000 hommes. Le corps principal de bataille, 27000 hommes, est composé des divisions Sérurier, Macquart et Garnier. Enfin trois petites divisions gardent la côte depuis Toulon et Nice. La flotte anglaise menace toujours. L'artilleur qu'est Bonaparte dispose de...40 canons face aux 200 pièces autrichiennes. Le 10 avril, Bonaparte franchit la frontière. Face à lui, il a une armée austro-sarde commandée par les

généraux autrichiens Johann von Beaulieu dont la réputation n'est plus à faire et Eugen Wilhelm Argenteau soit 45000 Autrichiens et 20000 Piémontais aux ordres de Colli cantonnés au nord de Gênes.

Contre ces forces supérieures en nombre et en qualité, Bonaparte n'a qu'une ressource, battre séparément les uns puis les autres. C'est en fait là le principal trait de la tactique militaire qu'emploiera Napoléon durant toutes ses campagnes jusqu'à la dernière, à Waterloo où il essaiera de vaincre d'abord les Prussiens puis les Anglais, sans plus y parvenir.

Déboulant du col de Cadibone, les Français bousculent par surprise, les Autrichiens à Montenotte le 12 avril.



Montenotte

La bataille est âpre, mais le chef de brigade Rampon résiste aux Autrichiens d'Argenteau. Masséna tourne et Laharpe l'attaque de front. Puis les Sardes à Millesimo les 13 et 14, et de nouveaux les Autrichiens à Dego le 14. Trois batailles en trois jours et déjà trois victoires commencent à auréoler le général en chef. Napoléon reçoit Rampon et l'élève au grade de général de brigade. Mais des soldats se sont débandés, des pillages ont eu lieu et la discipline doit être rétablie impitoyablement.

Bonaparte dicte à Berthier : « ...Faire fusiller sur-le-champ les officiers et soldats qui par leur exemple... détruiraient la discipline, mettraient le désordre dans l'armée

et compromettraient son salut et sa gloire... »

Ayant réussi à séparer les deux armées, il passe à la deuxième phase de sa campagne et concentre ses forces sur les Piémontais désormais isolés et inférieurs en nombre, en maintenant les Autrichiens à distance. Le 21 avril, l'armée piémontaise de Colli est battue à Mondovi. Là aussi, des troupes se sont débandées pour piller. Il faut sévir, fusiller, dégrader. Il se promène dans le camp. Tout à coup, des soldats et des officiers crient : « Vive le général Bonaparte ! » Des envoyés du général Colli se sont présentés pour lui demander un armistice.

Le lendemain de cette victoire, les Français s'étaient avancés au nord, vers Cherasco, d'où ils menaçaient directement Turin, la Capitale du roi Victor-Amédée. Le roi prépare dès le 23, un armistice mais les négociations ne commencèrent que le 27, après que les troupes françaises capturèrent Cherasco. Bonaparte offrit, de son propre chef, des conditions relativement clémentes. Le souverain a été autorisé à conserver son trône et son indépendance en échange de la forteresse de Cuneo (Coni), Tortoni et Alessandria. Cuneo garantissait les lignes de communication française avec le sud de la France, tandis que Tortoni et Alessandria permettaient d'opérer contre les Autrichiens, qui avaient encore une grande armée dans le nord de l'Italie. Il devait fournir également des approvisionnements de vivres, d'habillement, d'armes et de munitions ainsi que la libre circulation des troupes dans tout le Piémont. Bonaparte exigea également un droit de passage dans le Piémont et le droit d'envoyer des messagers à Paris via Turin et Suse. Le souverain devait reconnaître les possessions françaises à l'ouest des Alpes, à savoir la Savoie et Nice,

capturées au début des hostilités en 1792. Les conditions de paix devaient être discutées à Paris.

Le 28, la délégation piémontaise commença à discuter (Gallo écrit le 26 !) Bonaparte leur répondit, desserrant à peine les lèvres : « Messieurs, je vous préviens que l'attaque générale est ordonnée pour deux heures et qu'elle ne sera pas différée d'un moment. » Puis il croise les bras et attend. Les Piémontais signent. Au dehors, de nouveau, les soldats s'époumonent : « Vive le général Bonaparte ! »



Cependant, les conditions de l'armistice ne plurent pas au Directoire qui voulait davantage, mais Bonaparte était plus soucieux de sécuriser ses arrières et ses lignes de communications pour la suite de la campagne contre les Autrichiens, qui aura lieu dans la plaine du Pô, vers Mantoue, et les tentatives pour soulager la ville, que de saigner le Piémont et de prendre le risque de le voir se retourner sur ses arrières. Bonaparte réussit en deux semaines là où ses prédécesseurs avaient échoué en quatre ans.

De cet armistice, il en ressort deux choses. D'abord, c'est le premier acte politique du futur chef d'Etat qui sera Bonaparte. Il en prendra conscience véritablement au soir de Lodi, le 10 mai. Ensuite, militairement, il libère Bonaparte d'un de ses adversaires. Le Piémont quitte la coalition. Les débuts de cette campagne donnent aux soldats français confiance et moral. « Soldats ! Vous avez en quinze jours remporté six victoires, pris vingt drapeaux, cinquante canons...quinze mille prisonniers... » De plus, il décide d'utiliser une partie des trois millions versés par le Piémont pour payer les arriérés de solde. Bonaparte s'attache ainsi ses soldats tout en reconnaissant leur bravoure. Les armes d'honneurs et les promotions vont pleuvoir.

Ce faisant, il a outrepassé ses fonctions. Les mesures qu'il vient de prendre relèvent de l'autorité politique et non militaire. C'était au commissaire Salicetti de les prendre, sur ordre du Directoire, et non au général Bonaparte toujours subordonné au gouvernement. Mais la campagne n'était pas terminée. Les Autrichiens se sont juste retirés sur Milan.

Campagne

(Source : La fureur de vaincre - AMIOT Le chant du départ - GALLO ; Napoléon Flash Marabout)